

enfin, près du bord, l'enfant qui avait grandi à côté de Léopold s'approchant et jetant pour l'ensevelir avec sa dépouille mortelle, comme un dernier adieu et un touchant symbole, cette couronne de marguerites blanches que nous retrouverons un jour sur son front de sésaphin.

Quelques semaines après, un gracieux monument, le plus beau du cimetière, s'élevait sur la tombe avec cette inscription, simple, mais complète :

Ici repose le corps de
CHARLES-AUGUSTE-LEOPOLD PARDRIAU
Elève du petit séminaire d'Orléans,
décédé à Venecy, le 18 avril 1857,
à l'âge de 14 ans et 9 mois.

Fils unique, enlevé dans la fleur de l'âge et du talent le plus distingué, aux espérances de l'Eglise, à la tendresse de sa famille et à l'affection de ses maîtres et de ses amis.

Suivait un verset qui traduit et résume bien la vie, l'âme et l'intelligence de Léopold :

Puer eram ingeniosus et sortitus sum animam bonam.
Enfin elle était terminée par ces paroles précieuses, recueillies de ses lèvres et adressées à sa mère :

Ma mère, quand je serai là-haut, je ne vous quitterai pas ; je serai avec vous toujours et partout .

Ces paroles, chers amis, vous les avez comprises ; elles s'adressent aussi à vous comme à moi, qui ne veux pas être séparé de vous dans une consolation qui nous est commune comme notre douleur. Elles sont, à notre égard, le testament de Léopold : non, vous n'avez pas perdu ce cher enfant tout entier, c'est lui-même qui vous en assure ; souvent encore, compagnon invisible, il se mêle à vos jeux, il s'unit à vous dans vos études et dans vos prières, il est près de vous dans vos fêtes de l'esprit comme dans vos fêtes de l'âme, auxquelles son esprit et son âme prenaient autrefois une si grande part. Et puis n'avez-vous pas le parfum de sa vie qui embaume encore les lieux où il a passé à côté de vous, la trace de ses pas sur ce sol que vous avez foulé ensemble, le souvenir de sa piété, de son innocence et de toutes ses aimables vertus. Plaise à Dieu que cette notice contribue à en perpétuer la mémoire à travers toutes les générations qui se succéderont dans cette maison ! Ce n'est pas, hélas ! le premier ange que le petit séminaire d'Orléans dépêchait vers le ciel. Plus d'une fois, depuis douze ans, des âmes choisies sont montées vers Dieu, de cette terre bénie que vous habitez et qui a donné jadis tant de saints à l'Eglise et à la France. Tandis que beaucoup d'hommes et de jeunes gens sont déjà venus chercher à la Chapelle la force, la lumière et l'honneur de leur vie, d'autres, par un dessein secret de la providence, sont venus s'y préparer à mourir, avant le temps, d'une mort pré-

destinée. Sans doute, mes chers amis, ils se souviennent de nous et ils suivent toujours, même après leur dispersion, ceux qui leur ont été unis par les liens si doux des premières affections du cœur. Ah ! ne les oublions pas non plus ; gardons-leur une place inviolable et sacrée parmi des souvenirs de la jeunesse qui ne s'effacent point. Elevons quelquefois notre pensée vers eux dans nos prières. Ainsi notre fraternité ne se prescrira point. Ils seront toujours de notre famille, et un jour, espérons-le, comme au début de notre vie terrestre, nous mériterons de les retrouver au commencement de nos années éternelles, qui nous rassembleront tous ensemble loin des coups de la mort et des déchirements de la séparation .

P. D.

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 17 JANVIER 1861.

Le monde se croit aujourd'hui bien méchant, et ici comme ailleurs son jugement est erroné. Que les moralistes jettent des hauts cris ; qu'ils tonnent contre le scandale du crime, l'*Abeille* n'en demeurera pas moins dans sa conviction première, et se croira même par le fait plus obligée de les désabuser tous. Pour cela il ne lui sera aucunement nécessaire de s'engager dans de longues dissertations ; les moyens les plus surs sont toujours les plus simples : le développement d'un seul fait fournira à sa thèse de s preuves surabondantes.

Lisez un journal quelconque, — nous exceptons l'*Abeille* par motif de modestie ; — à coup sûr rien au monde n'est plus propre à donner une bonne idée, et en même temps une meilleure opinion de l'état de notre siècle. Cependant, objectez - vous, les adversaires parcourent les journaux comme vous.

Oui ; mais il y a deux manières de lire un journal, comme il y a aussi deux manières de manger un fruit. On dévore les éditoriaux, les correspondances, les nouvelles, les faits divers ; c'est l'épiderme du journal ; quand aux annonces ou les regarde à peine, et c'est pourtant là proprement le mésocarpe ; est-il donc étonnant qu'on ne retire aucun profit de cette lecture lorsqu'on rejette la seule partie délicieuse et agréable au goût ?

Eh bien ! qu'on lise ces annonces qu'on en fasse une étude tant soit peu approfondie, et l'on découvrira une mine inépuisable de philanthropie et d'amour fraternel qui s'étend sans distinction à toutes

les ramifications de la société. On a peine à se faire une idée du désintéressement qui se montre dans tous les rangs ; bien plus, l'oubli total des règles de grammaire, de syntaxe ou autres que ces annonces décèlent, sont une preuve éclatante du zèle qui sait négliger tous les accessoires pour aller plus directement au but.

Voyez ce marchand ! Un public nombreux lui a accordé son patronage bienveillant, et il n'y a pas de langage qui puisse exprimer ce qu'il sent ; il lui faut pourtant retourner la faveur ; sa reconnaissance lui en suggérera le moyen, et dorénavant les effets seront vendus à cinq per cent audessous du prix coutant.

Ici, une machine est en vente et quoiqu'à un certain prix, le propriétaire ne saurait concevoir l'espérance la plus éloignée de faire du profit ; cependant pour un temps il ne rehaussera pas le prix, et cela dans l'intérêt du public qu'il engage amicalement à profiter d'une si belle occasion.

Où s'intéresse à votre personne comme à votre bourse. Le dentiste vous posera une dent sans douleur, et vous extraira une seconde qui vous en cause : la pomade divine fera croître vos cheveux ; la lotion fera tomber l'excès que la pomade pourrait y avoir mis, ou remédiera à l'obésité ou au défaut contraire à volonté ; en un mot, on corrigera la nature part out, et de manière à plaire aux plus difficiles.

Mais venons en à la médecine. C'est ici que se trouve la quintessence même de la philanthropie. Voyez combien d'hommes généreux ont consacré toute leur vie à la recherche des remèdes propres à fortifier le corps ; aussi grâce au nombre et à la variété des médecines qu'ils ont découvertes, on a la consolation de savoir que la mort ne peut-être dorénavant que l'effet d'une obstination incompréhensible de la part du patient.

En effet, je vous défie de me nommer une seule maladie quelque baroque qu'elle soit, pour laquelle je ne puisse nommer vingt antidotes plus baroques encore ; de plus, pas n'est besoin que vous soyez embarrassé du choix, car chacune est le seul remède sûr et infailible.

Humbug ! s'est écrié quelqu'un dernièrement en parlant de ces découvertes scientifiques.

Incrédulité ! dirai-je à mon tour ; car on peut être surpris, on peut même douter, en premier lieu, des effets merveilleux produits par les *salsepareilles*, les *elixir &c* ; mais il faudrait être digne émule de St. Thomas pour refuser créance aux millions de certificats portant quelquefois les signatures de nobles russes, de princes hongrois, voire même de l'Empereur de la Chine !